

Les XIX^{es} siècles de Roland Barthes. Sous la direction de JOSÉ-LUIS DIAZ et MATHILDE LABBE. Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2019. Un vol. de 266 p.

L'ouvrage collectif *Les XIX^{es} siècles de Roland Barthes* tisse le rapport du critique français Roland Barthes à certains auteurs du XIX^e siècle. Il y est donc question du lien entre Barthes et Chateaubriand, Stendhal, Michelet, Balzac, Flaubert, Baudelaire, Nietzsche, Zola, mais aussi du romantisme littéraire et musical, qui constituent autant d'incises dans l'œuvre de Barthes et tissent de multiples liens entre le penseur de la Nouvelle Critique et ses classiques. En effet, par l'usage du complément du nom, le titre « *Les XIX^{es} siècles de Roland Barthes* » dessine une voie : le parti pris sera barthésien. Il s'agit de se placer de son point de vue et de voir comment le XIX^e siècle vient à lui et insémine son œuvre en retour. Ainsi, la question centrale que pose cet ouvrage est celle du rapport qui s'élabore, dans l'œuvre barthésienne, entre classicisme et modernité, texte de plaisir et texte de jouissance. L'ouvrage se demande comment, en quoi, Barthes est contemporain de ses auteurs, et comme il les rend par la transformation de son écriture, contemporains du XX^e siècle. L'oscillation qui anime l'œuvre de Barthes en classicisme et modernité est interrogée en détail à travers des arrêts sur des auteurs, sur des notions ou courants littéraires. L'ouvrage distingue différents « modes de présence du XIX^e dans l'œuvre de Barthes » (p. 7) que l'on pourrait classer en trois grandes catégories : une présence en basse continue et surtout thématique des auteurs ; une présence continue mais délivrant une méthode pour l'écriture ; et enfin une présence récessive et spiralaire où les auteurs sont toujours l'objet d'une redécouverte et d'une réactualisation qui témoigne d'un rapport duel à cette histoire littéraire.

Philippe Roger dans son texte « Chateaubriand : “Le vrai livre” » s'intéresse aux « apothéoses tardives » qui reposent sur un « usage identificatoire » (p. 41) de certains auteurs et notamment de Chateaubriand, montrant ainsi comment évolue de manière assez étonnante le rapport de Barthes à ce classique d'abord peu évoqué. Philippe Berthier dans « Fragments d'un discours stendhalien » étudie le lien entre Stendhal et Barthes autour d'abord du texte de Barthes sur Stendhal *On échoue toujours à parler de ce qu'on aime* qui signale l'importance de Stendhal dans l'écriture barthésienne, importance qui se noue notamment autour de *Fragments d'un discours amoureux*, le livre le plus « innutri » (p. 78) de Stendhal. Avec « Michelet, un auteur qui n'était pas son genre », Paule Petitier défend l'idée que Michelet apparaît pour Barthes comme une « œuvre transitionnelle » (p. 89) pour l'écriture et contribue par la même occasion à transmettre l'idée d'un Michelet écrivain plus qu'historien. « Le romantisme sentimental de Barthes dans *La Préparation du roman* » d'Éric Leclerc étudie la manière dont la notion de romantisme qui demeure floue dans l'œuvre de Barthes devient, dans son cours *La Préparation du roman*, le « symptôme d'une inflexion du “romantisme” de la critique française. » (p. 122) et marque « une nouvelle étape de l'histoire du roman et de la critique » (p. 123). La contribution de Claude Coste, « Le XIX^e siècle de Roland Barthes : histoire ou anthropologie ? » défend l'idée que, par ses goûts musicaux, Barthes « réinvente le romantisme entre histoire et anthropologie » (p. 126). En même temps que cette réinvention va de pair avec le fait que la musique est pour Barthes un lieu depuis lequel il assume pleinement un héritage bourgeois culturel. Ce qui interroge le rapport esthétique mais aussi politique de Barthes à son XIX^e siècle. « Prendre la mesure. Balzac, d'une modernité à l'autre » de Jacques-David Ebguay avance l'idée d'une « *diplopie critique* » (p. 147) dans le mouvement d'allers-retours qu'opère Barthes avec l'œuvre balzacienne qui fait fi de toute logique ou de toute systématique, à la fois classique et moderne. Le texte de Françoise Gaillard, « La flaubertisation de l'écriture », rend compte de la présence au long cours de Flaubert et du réseau d'influence et d'interpénétration qui se tisse entre les deux auteurs. L'idée de Françoise Gaillard est de voir en Flaubert un modèle de l'écriture barthésienne. La contribution « À la recherche du sens : entre la lecture barthésienne de Balzac et celle de Flaubert » de Qian Sun introduit un quatrième

terme dans la triade Balzac, Barthes, Flaubert : le bouddhisme. Qian Sun montre ainsi comme la pensée bouddhiste influence aussi les lectures que Barthes fait de ces auteurs et met à jour des liens souterrains entre des auteurs monumentaux. « Le Baudelaire de Barthes ou la “vérité emphatique du geste” de Mathilde Labbé défend, tout comme les textes d'Éric Leclerc et de Françoise Gaillard, la présence en basse continue d'un auteur dans l'œuvre de Barthes, en l'occurrence, Baudelaire. Mathilde Labbé interroge l'intérêt de Barthes pour les œuvres marginales de Baudelaire qui le pousse à élaborer une « théorie de la représentation picturale, théâtrale ou onirique » (p. 148) à travers les notions d'emphase et de *numen*. Le texte de Philippe Hamon, « Barthes et Zola », s'intéresse à la place de figurant que prend étrangement Zola dans l'œuvre de Barthes, à la fois référence pour expliquer la notion de *texte de plaisir* et en même temps jamais cité. « Nietzsche et Barthes, corps adjacents », de Vincent Vivès, retrouve le propos de Paule Petitier et de Françoise Gaillard en montrant que Nietzsche est un auteur qui, tout en l'accompagnant au fil de son œuvre, délivre une méthode et une direction à l'écriture barthésienne.

Ces textes qui constituent une forme de constellation des rapports de Barthes au XIX^e siècle sont encadrés par l'introduction de José-Luis Diaz et la conclusion d'Anne Herschberg-Pierrot. L'un se sert du texte de Barthes sur la Tour Eiffel paru en 1964 pour appréhender d'un point de vue spatial, visuel et géographique le rapport de Barthes au siècle qui le précède. Anne Herschberg-Pierrot, elle, dynamise, temporalise, le paysage dressé par José-Luis Diaz en considérant le rapport de Barthes au XIX^e siècle dans une double chronologie, à la fois historique et propre à l'œuvre de Barthes lui-même en montrant que le rapport de Barthes au XIX^e n'est jamais figé dans le temps. L'approche spatiale puis chronologique au début et à la fin de l'ouvrage contribuent dès lors à constituer le XIX^e siècle de Barthes en un monde littéraire en soi, fait de passages et de clôtures avec le XX^e.

Si ce livre collectif ouvre une vision kaléidoscopique et plurielle du rapport de Barthes au XIX^e siècle, on peut regretter que des auteurs aussi importants que Marcel Proust, Stéphane Mallarmé, Charles Fourier, Victor Hugo ou Jules Verne ne soient pas mentionnés, de même que des auteurs ou des autrices secondaires qui apparaissent de manière un peu énigmatique dans l'œuvre barthésienne comme Marceline Desbordes-Valmore. Cependant, il faut reconnaître que ces manques sont d'emblée signalés par José-Luis Diaz dans l'introduction qui indique bien que le but de l'ouvrage n'est pas de « coordonner l'ensemble du panorama » mais de « donner envie » (p. 38). L'envie est là, on attend la suite.

JUDITH COHEN